

inconnus. Le passé se fige en éternité, au lieu que l'image tue la réalité. En couverture, une photographie de deux prostituées tunisiennes derrière une fenêtre grillagée : tout un symbole.

Mallarmé. Martine Rouart, *La Cuisinière de Mallarmé* (Michel de Maule, 2012, 94 p., 9 €). Dans la collection *Je me souviens*, la petite-fille de Valéry se souvient de son grand-père dans la maison du 40, rue de Villejust, aujourd'hui rue Paul-Valéry, en tentant de restituer, avec les mots de l'adulte, les perceptions de l'enfant qu'elle fut entre cinq et huit ans. Pas de récit chronologique de ces années qui furent les dernières du grand homme, entre 1940 et 1945, mais une série de courts chapitres-souvenirs évoquant, à travers les pièces de la maison, cette communauté du 40 – Julie Manet et ses cousines Paule et Jeannie Gobillard continuèrent de vivre ensemble après le mariage de Jeannie avec Valéry et de Julie avec Ernest Rouart –, placée par le titre sous le patronage symbolique de Mallarmé, lequel intronisa en 1896 celle qui fut, une soixantaine d'années durant, plus que la cuisinière : l'âme de la maison. Deux chapitres interrompent cette série pour apporter à la perception enfantine le contrepoint du regard adulte, lorsque l'auteur, ayant entrepris à vingt ans des études de philosophie, redécouvrit son grand-père, mais par son œuvre cette fois. Ce petit livre au ton juste et touchant, attentif « à ne pas enfler ces souvenirs », est complété par un cahier photographique, et par la reproduction en fac-similé du cahier de recettes (de pâtisseries), non de Charlotte Lecoq, la cuisinière du titre, mais de celle qui l'inspira, Blanche Monet, la belle-fille du peintre.

Marcotte. Bernard Marcotte, *Théâtre*, préface d'Henri Chambon (Thélès, 2011, 288 p., 19 €). Né en 1887, un an après Alain-Fournier, Bernard Marcotte est, comme lui, mobilisé en 1914. Blessé à trois reprises et tuberculeux, il passe la fin de sa vie sur un lit d'hôpital, jusqu'à sa mort en 1927. Il n'a eu que le temps d'ébaucher une œuvre pourtant prometteuse : en 1908, dans son acte en vers *Le Moulin des chimères*, Louis Jouvet interprétait Don Quichotte ; en 1913 paraissait *Les Fantaisies bergamasques*, un recueil de contes. Aussi *Ma Mère l'Oye*, la première des pièces ici réunies (et la plus tardive, datant de 1913), s'apparente-t-elle à un conte de fées : de retour en grâce à la cour, Ma Mère l'Oye ramène avec elle la petite Mab, « reine des libellules et des p'tits nuages », avec le dessein de lui faire épouser le roi Primevère, en dépit de Pandolphe et Panrace, deux courtisans plus bêtes encore que malavisés. *Viviane et Ariel*, fragment en prose, est un duo d'amour entre les deux personnages éponymes. Henri Chambon, dans sa préface, présente Marcotte comme « avant tout un poète », et il est vrai que, des quatre œuvres ici recueillies, la meilleure moitié est en vers. Ce sont d'une part, d'après une farce du tréteau de Tabarin, *Le Double Message* (1910), d'autre part un lacunaire *Songe d'une nuit d'été* (1908). Laissons la farce, qui, avec ses quelque trois cent vers, semble un exercice, au demeurant réussi. Plus intéressante malgré ses lacunes est cette réécriture « *ad usum Galliae* » du *Midsummer Night's Dream*. Marcotte ne se contente pas de ramener Shakespeare à la raison classique : il multiplie les références aux peintres du XVIII^e siècle, il réagence la fable au gré de sa fantaisie. *Jouons des airs nouveaux sur nos vieux tambourins*, dit l'un des fous à l'acte V. À défaut de faire du nouveau, Marcotte rencontre parfois l'intemporel et la fausse simplicité de la poésie familière : « Si j'étais écoreuil, fait-il dire à son Puck, Avec de petits airs d'élégance et d'orgueil, / Le museau fin, l'œil vif et la prunelle bleue, / J'irais m'asseoir là-haut en retroussant ma queue ; / J'aurais pour compagnons la grive et le hibou ; / Mes yeux seraient luisants et mon poil serait roux. » Il y a du Francis Jammes dans cette réplique, ou même du René-Guy Cadou ! On sait gré à Henri Chambon d'employer ses loisirs saint-germanois à faire connaître son patrimoine artistique, et littéraire en particulier. Il a choisi pour illustration de couverture une aquarelle de sa grand-mère Andrée Lavieille-Tuffrau et les documents qu'il publie furent pieusement conservés par son grand-père,

Paul Tuffrau, écrivain lui aussi, et ami de Marcotte. Évidemment, nul ne naît éditeur et établir le texte d'une pièce en vers est un exercice d'autant plus complexe qu'on s'y livre, comme pour *Le Songe*, à partir de « brouillons (qu'il a fallu remettre "en ordre") ». Peut-être Henri Cambon aurait-il pu, en s'inspirant des éditions du théâtre de Rostand, donner de cette pièce une présentation un tantinet plus conviviale. On le regrette, car, malgré ses rimes orphelines, la pièce paraît, à quelques exceptions, très convenablement établie. Marcotte, qui connaissait sa métrique, ne pouvait tenir « Elles savent inventer de ces tours, les perfides » pour un alexandrin (sans compter que le contexte invite plutôt à lire « Ils savent »), pas plus d'ailleurs que « Blonde et blanche avec tes yeux de pâle azur », trop court d'une syllabe. À qui enfin s'offusquerait de quelques manquements à la grammaire – « Si je vous ai *fait* reine » quand Thésée s'adresse à la reine des Amazones, ou bien « Tout le reste a suivi sans que j'y *fus* pour rien » –, rappelons que l'auteur de cette aimable « fantaisie comique » avait, lorsqu'il la composée, 21 ans à peine.

Marseille. Joseph Méry, *Marseille et les Marseillais* (Gaussen, 2012, 222 p., 18 €). Joseph Méry, causeur charmant, improvisateur brillant, grand pourvoyeur de feuilletons, est aujourd'hui presque totalement négligé, si l'on excepte ses collaborations théâtrales avec Nerval (*Le Chariot d'enfant*, *L'Imagier de Harlem* ou *la Découverte de l'imprimerie*). On doit donc considérer comme une bonne fortune la réédition de cette monographie publiée en 1860, puis recueillie dans l'édition Calmann Lévy des *Œuvres complètes* de Méry. C'est une introduction pleine de verve à l'histoire de Marseille et surtout au mode de vie des Marseillais, par un pur Marseillais. À une époque cruciale pour la ville, alors que, sous l'impulsion du banquier Mirès, elle se métamorphose pour entrer dans l'âge moderne (« En devenant essentiellement française, la Provence inaugure une ère nouvelle. Marseille, avant peu, fera voir à la Méditerranée la puissance mercantile et industrielle de Liverpool et de New York »), Méry brosse une galerie de caractères marseillais : le sanjanen (habitant du quartier Saint-Jean), le portefaix, l'amateur d'opéra, le chasseur, le gourmand de bouillabaisse, le joueur de boule, etc. L'écriture est alerte et malicieuse, le trait caricatural n'est jamais grossier. Certaines scènes sont remarquables par leur entrain, comme les triomphes de Rachel à Marseille ou les scènes de chasse sans gibier, mais le plaisir de lecture est gâché par les à-peu-près de la préface, qui ne donne aucune indication sur la genèse de ce texte ou plutôt de ces textes, car, manifestement, le livre est un recueil d'articles. De plus, pourquoi continuer à faire naître l'écrivain aux Aygalades à une date donnée comme douteuse, alors que son acte de naissance, reproduit intégralement par Émile Camau dans son *Joseph Méry*, indique que Méry est né « rue de l'Égalité, isle 184, maison 5 », le 2 pluviôse an V ? Pourquoi dater *La Chasse au chastre* de 1853, quand cette nouvelle fait son apparition seize ans plus tôt, sous le titre *La Chasse d'un artiste*, dans la *Revue de Paris* de février 1837 ? On déplore aussi de nombreuses négligences typographiques et des coquilles (Mérold pour Hérold). Pour autant, ces réserves ne doivent pas décourager le lecteur de découvrir cet écrivain qui, au dire de Gautier, n'était « pas tout à fait dans son œuvre, quelque remarquable qu'elle soit, et qui a emporté avec lui la meilleure part de lui-même ».

Masques. *Jeu de masques. Les femmes et le travestissement textuel* (Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011, 282 p., 27 €). Ces actes d'un colloque de 2009 constituent un panorama d'études, réunies par Jean-Philippe Beaulieu et Andrea Oberhuber, sur le thème du travestissement textuel à travers des éclairages multiples (histoire sociale, rhétorique, *gender studies*, analyse intermédiaire), allant du mythe d'Agnodice à Claude Cahun, en passant par le journalisme de Delphine de Girardin. Une grande place est accordée aux représentations du masque dans la littérature féminine des deux derniers siècles : le masque perçu comme une réalité sociale, comme